

PASCAL QUIGNARD

« La théorie des six sexes »

« La nuit sexuelle », thème du Banquet du livre de Lagrasse, avait suscité l'ire de vandales et entraîné la destruction de milliers d'ouvrages. *La nuit sexuelle*, le livre, qui paraît le 2 octobre, poursuit la quête érudite et sophistiquée de Pascal Quignard commencée avec *Le sexe et l'effroi*. A mille lieues des fantasmes de ses contempteurs incultes.

Après *Le sexe et l'effroi* paru en 1994 (Folio, 2007), Pascal Quignard mêle à nouveau histoire de l'art et théorie sexuelle avec *La nuit sexuelle* (Flammarion). Embrassant le sujet de manière plus large encore, au-delà des fresques de Pompéi, l'auteur des *Petits traités* nous embarque dans une réflexion sur la nuit des origines à travers la peinture renaissante, les gravures du Grand Siècle ou encore les estampes japonaises. Mené comme une enquête sur cette scène primitive de la conception, l'ouvrage de Pascal Quignard, superbement illustré, ne résout rien – telle n'est pas son ambition – mais nous plonge plus avant dans les délices d'un mystère inconnu.

Livres Hebdo – Comment vous est venue l'idée du livre ?

Pascal Quignard – Lors d'un récent séjour aux Etats-Unis. Je fréquentais la gauche intellectuelle américaine bien radicale comme il faut, qui s'était émue d'une nouvelle loi contre les images indécentes votée à l'unanimité par le Congrès. Je me suis dit : il faut vite que je fasse mon recueil d'images indécentes avant que le puritanisme traverse l'Atlantique. Je me suis toujours intéressé aux images érotiques que je collectionnais dès l'adolescence et, en particulier, à cette nuit de l'origine, la scène de la conception. Et j'ai trouvé curieux que depuis Freud et ses *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905) il n'y ait eu aucun livre uniquement concentré sur cette scène primitive. La définition de l'humanité comme espèce à image d'origine absente explique pourquoi certaines religions se sont vouées à l'absence d'images, il y aurait quelque chose de blasphématoire à vouloir représenter cette image qui fait défaut : l'acte divin de la création ou la scène sexuelle originelle. Au tragique de ce manque, deux attitudes sont possibles : ou bien on ne veut pas de trouble, on veut la paix, on met des voiles, donc pas d'image, ou bien on accepte le trouble, on accepte de ne mettre jamais la main sur l'image, dans ce cas-là on préfère le cinéma, la photo et la peinture.

Pourquoi précisément la peinture ?

La nuit sexuelle est une histoire de l'art par le trou impossible de la serrure – la régression au travers du sexe maternel à la nuit utérine. J'ai choisi la peinture plutôt que le cinéma, parce qu'elle a un rapport plus grand avec l'invisible ou l'impossible. Regardez Léonard de Vinci qui tranche imaginairement en deux l'étreinte sexuelle pour montrer ce qui se passe, ce genre de folie-là seule la peinture est capable de le faire. Le cinéma grâce à l'enchaînement des images tient plus du rêve mobile, comme dit Bergman, les représentations de sexe dans l'art ont plus à voir avec l'impossible. L'étreinte est au fond très puritaine, elle se cache elle-même, quand les deux corps s'accouplent, leurs sexes se dissimulent en même temps qu'ils unissent. Les peintres doivent faire appel à leur imaginaire, comme dans l'érotisme japonais, chez Utamaro, il y a des jeux de miroirs, des déformations, des sexes monstrueux.

Comme dans *Le sexe et l'effroi*, vous élaborez autant une histoire de l'art qu'une théorie sexuelle.

Ce livre-ci risque aussi de choquer les psychanalystes. Dans *Le sexe et l'effroi* j'expliquais qu'à Rome le mot « phallus » n'a pas été employé, mais le mot « fascinus », à l'origine de cette relation de fascination et de contre-fascination qui consiste à multiplier les images et les sculptures de sexes dressés pour préserver comme de la malédiction leur propre sexe et la mauvaise envie qui se serait portée sur leur sexualité. Ce sont les empereurs qui revêtaient toutes les transgressions sexuelles sur eux-mêmes, liant le pouvoir à cette licence et créant donc ce régime où le fascinus (le sexe), la fascination (l'effroi), le « fascisme » (le pouvoir absolu) étaient associés. Et la tristesse profonde, ce dégoût de la vie, le fameux *tædium vitæ*, chez les Romains, pouvait être mis sur le compte de la détumescence : le fait de ne pas toujours désirer et de ne pas être indécent. J'aime malmenager les théories sexuelles du XXe siècle. Pas que j'en veuille à Freud, Bataille ou Lacan que

j'admire énormément, mais ni le genre ni le sexe ne me suffisent pour comprendre la sexualité, dans *La nuit sexuelle* j'avance la théorie des six sexes.

Des six sexes ?

Pour moi, la sexualité met en jeu six sexes. Le sexe maternel, le premier, c'est là que nous commençons notre vie par cette nuit qui n'est pas stellaire. Puis on ouvre nos jambes : c'est un garçon, c'est une fille, c'est le genre, sexe du nouveau-né. Les troisième et quatrième sexes sont imaginaires, ce sont ceux de nos parents : pendant dix, douze ans, nous imaginons une scène fantasmagorique, cauchemardesque, ridicule, absurde qui serait à notre origine avant la nuit de notre conception : on invente des tas de théories sexuelles, est-ce par l'anus, le nez, l'oreille ? Les sexes cinq et six sont les organes génitaux à proprement parler de l'homme et de la femme.

Comment avez-vous construit votre ouvrage ?

De façon très littéraire, ce n'est pas chronologique. Comme je ne supporte pas qu'on soit allusif, à chaque conte, chaque mythe, il fallait consacrer un chapitre, le retraduire et le réinterpréter pour que le lecteur l'ait sous les yeux afin de pouvoir comprendre la peinture en regard. J'ai fait des chapitres avec des histoires comme des petites nouvelles. Ce n'était pas facile à faire mais c'était très agréable de choisir les peintures. Des cinq cents images je n'en ai gardé que trois cents. Autocensure totale.

Quelles sont vos images préférées ?

Je les aime toutes, mais il y en a que je trouve particulièrement marquantes et emblématiques de la nuit sexuelle originelle, le tableau de Marc-Antoine Raimondi : Ascagne qui observe Didon et Enée faisant l'amour dans une grotte une nuit d'orage, au-dessus de Carthage, ou encore les filles de Lot de Van der Werff qui découvrent le sexe de leur père. Ou parmi les rares œuvres modernes : celle de Jean Rustin où un enfant contemple avec angoisse des adultes qui s'aiment.

Votre *Nuit sexuelle* est-elle une réponse à la double tendance actuelle : retour en force du puritanisme et spectacularisation du sexe par la pornographie ?

Je n'ai jamais réussi à faire la distinction entre érotisme, pornographie, sexualité, j'ai un mal fou à me retrouver dans ces nomenclatures, je sais seulement que ces questions me passionnent. Comme pour le mot « amour », toutes les définitions d'Occident ne me paraissent pas très utiles – l'Extrême-Orient, à travers la peinture du Chinois Shitao ou *L'éloge de l'ombre* de Tanizaki, a tout autant imprégné mon travail que la Grèce et Rome –, car je n'aime pas l'anoblissement de certaines fonctions ni la réprobation sur d'autres. En mettant six sexes, j'empêche une vision binaire et la possibilité de faire blanc-noir par rapport à l'extrême incompréhensibilité de ces expériences.

Quant à la surenchère pornographique, cette exhibition spectaculaire du sexe, elle est un mensonge par rapport à nos sexualités personnelles infiniment plus riches. Et notre invisible origine, ce fonds anxieux de l'âme, qui est toujours misère sexuelle, vaut mieux que la sublimation idiote et son lot d'images risibles et commerciales.

D'ailleurs, une certaine anxiété traverse l'iconographie de *La nuit sexuelle*.

L'effroi de l'enfant découvrant sa nature sexuelle est en effet présente, l'enfant qui se pose la question du comment. Cette anxiété-là, on a beau vieillir ou être le plus extraordinaire don Juan, on la conserve toute sa vie. *La souricière*, la gravure inachevée de Claude Mellan (voir illustration), datant de 1640, illustre bien ce mystère angoissé : un petit enfant écarte les cuisses de sa mère pour comprendre son origine. Tout à fait à gauche du dessin, une souricière avec une petite grille pas encore tombée laisse entendre de façon très misogyne que la femme ayant la propriété de la reproduction de l'espèce est la souricière des hommes ; de l'autre côté, à droite, une vieille, l'index posé sur ses lèvres, suggère le secret de la femme : avec quel homme les petits sont-ils faits ? De Fragonard à Balthus en passant par Courbet, c'est bien cette nuit de l'origine, inhérente à notre nature, que les artistes ont tenté de représenter.

La nuit est-elle négative pour autant ?

J'ai toujours éprouvé la nuit comme quelque chose de protecteur, je suis très heureux la nuit. En revanche, ce qui m'angoisse plus sur terre, c'est l'allégresse et la gaudriole. Je suis certes quelqu'un d'assez anxieux mais je n'ai jamais pu faire la moindre distinction entre le désir et l'angoisse, je ne trouve pas cela morbide pour autant. Au contraire, les choses qui sont mystérieuses et vous serrent la gorge sont passionnantes. La reproduction sexuelle ou sociale, ça c'est archi-triste. La répétition, le radotage ne m'intéressent pas, mais là on est dans l'excitation du désir. Et le trouble me paraît préférable à tout.

PROPOS RECUEILLIS PAR SEAN JAMES ROSE

La nuit sexuelle, de Pascal Quignard, Flammarion. Br., 296 p. ; illustrations en couleur ; 27 x 19 cm ; 85 euros . ISBN 978-2-08-011620-8. Parution : 2 octobre.